

**Madame Hofmann**

de Sébastien Lifshitz

JEUDI 04/04/2024 - 21h00

DIMANCHE 07/04/2024 - 19h00

LUNDI 08/04/2024 - 19h00

V.O.S.T. / V.F. - durée 1h44

**Brin de causette** de Flore Péan, Bradley Lejeune, Jeanne Dalmas, Elisa Baudy, Gabin Ageorges (Animation – 7'22)

**À la recherche de lien social, Oscar appelle des inconnus jusqu'à tomber sur Arlette. Au fil du dialogue, il partage avec elle sa perception du monde.**

Après des études d'histoire de l'Art à l'École du Louvre, **Sébastien Lifshitz** se tourne vers le cinéma et réalise en 2000 son premier long-métrage, *Presque Rien*, plébiscité par la critique et distribué dans de nombreux pays. Suivront le documentaire *La Traversée* (2001) sélectionné à la Quinzaine des Réalistes, puis *Wild Side* (2004) et *Bambi* (2013) tous deux primés au festival de Berlin. Après *Les Invisibles* (2012) en sélection officielle au festival de Cannes et lauréat du César du meilleur film documentaire et *Les Vies de Thérèse* (2016) à la Quinzaine des Réalistes, il réalise deux documentaires : *Adolescentes* (2019), primé au Festival de Locarno, lauréat du prix Louis-Delluc et de trois César en 2021, et *Petite Fille* (2020) présenté au Festival de Berlin, puis diffusé sur ARTE où il obtient un record d'audience avec plus de 3 millions de téléspectateurs. Suivra en 2022, *Casa Susanna*, documentaire américain sélectionné à la Mostra de Venise. *Madame Hofmann*, a été présenté en avant-première au Festival d'Angoulême 2023.

**Entretien avec le réalisateur**

Pouvez-vous parler de votre équipe qui a réussi le prodige de s'intégrer dans le quotidien d'un service hospitalier et dans l'intimité de vos personnages principaux, Sylvie, Micheline, Fred. Qui est votre chef opérateur ? Elio Balézeaux est un jeune chef opérateur qui a été formé à la Ciné-Fabrique. C'est son premier long-métrage. Je cherchais quelqu'un de jeune, d'énergique, de sensible au documentaire et qui ait une exigence du cadre. Pour le film, il a fallu qu'il entre dans une grammaire particulière et très vite, il s'y est adapté. La durée du tournage et la récurrence des lieux nous ont aidé à mieux appréhender l'espace, à repérer les angles défilants et les lumières compliquées. L'urgence des situations nous a aussi forcé à travailler plus à l'épaule, mais dès que l'on pouvait mettre la caméra sur pied, on le faisait. On avait aussi la contrainte du format scope dans des endroits souvent petits. Tout ça a fabriqué une écriture qui s'est affinée au fur et à mesure des mois de tournage. Pour le son, François Abdelnour a demandé aux soignants s'ils étaient d'accord pour être enregistrés en permanence et on leur mettait un micro caché sous leur blouse, ce qui nous permettait d'avoir une certaine liberté avec la perche.

Dans l'ensemble, on a eu très peu de refus, que ce soit avec les patients ou l'équipe de soignants. D'ailleurs, je tiens vraiment à remercier l'APHM pour m'avoir permis de filmer autant dans l'hôpital. Vous aviez beaucoup de matériel à traiter au montage ?

On avait environ 150 heures de rushes. Dans le documentaire, la question du montage est essentielle parce que c'est le moment où l'on structure véritablement le récit, il n'y a pas de scénario pré-existant. Avec Delphine Genest, ma monteuse, ce qui nous a paru évident, c'est que dans les premiers mois où j'entre dans la vie de Sylvie, sa vie est sous tension. J'étais face à une personne à

bout de nerf et on a essayé de restituer ça dans la première partie du film. Puis, à partir du moment où elle prend la décision de partir à la retraite, elle suit un chemin de libération et le film entre dans un autre rythme, plus intime et joyeux.

Votre film regarde Sylvie comme un être unique. Est-elle aussi le symbole de toute sa profession, voire de tous ces hommes et femmes que l'on a qualifiés de travailleurs de première ligne ?

La meilleure façon de prendre conscience de la réalité de toutes ces vies, c'est d'en choisir une. Sylvie ne représente qu'elle-même mais parle finalement pour tous les autres. J'ai essayé de me tenir au plus près d'elle, de ses choix. Je pense aussi que ce film a été possible parce que je suis arrivé à un moment particulier de sa vie. Elle ne l'a probablement pas conscientisé, mais elle était mûre pour vivre une telle expérience. Il n'y a pas de hasard pour arriver à faire ce genre de film : on croise parfois des personnes à un moment particulier de leur vie, et s'il y a une confiance, une relation d'amitié, voire d'affection, alors une rencontre se produit qui permet un tel abandon devant la caméra. En faisant des documentaires, je fais des rencontres que je n'aurais pas faites autrement. Je traverse des vies qui m'apprennent des choses essentielles. J'ai l'impression que si je n'avais fait que de la fiction, je n'aurais eu accès qu'à moi-même. Le documentaire est une telle ouverture sur le monde : c'est le monde qui vient à soi.

### **“Madame Hofmann” : le nouveau film de Sébastien Lifshitz fait l'événement du Festival des Arcs**

par [Bruno Deruisseau](#) Les Inrocks

Découvert au Festival des Arcs, ce documentaire sur la fin de carrière d'une infirmière en cheffe raconte avec une rare justesse une série de mutations contemporaines sur la santé et le sens qu'on donne au travail.

Écrire que le nouveau documentaire de Sébastien Lifshitz raconte le quotidien de Sylvie Hofmann, infirmière en chef d'un service d'oncologie (service médical spécialisé dans les tumeurs cancéreuses) en poste depuis quarante ans à l'Hôpital Nord de Marseille, est à la fois dire tout et rien de ce film magnifique. Tout, parce que la caméra est chevillée au corps de la soignante ; elle la suit dans son travail épuisant, surtout au cours de l'épidémie de coronavirus durant laquelle le film a été tourné, et dans sa vie privée, qu'elle partage entre sa mère atteinte d'un cancer et son compagnon qu'elle retrouve dans les Alpes tous les quinze jours, souffrant, lui, de comorbidité cardiaque.

Un rapport au réel modifié par la pandémie

Rien, parce que Madame Hofmann parvient surtout, par le prisme de son sujet individuel, à raconter avec une rare acuité une série de mutations qui nous concernent tous·tes, à commencer par la façon dont le coronavirus a modifié notre rapport au réel.

Le film s'ouvre sur une suite de vues urbaines diurnes désertées de toute présence humaine. Avant l'an 2020, ces plans auraient évoqué un état post-apocalyptique du monde, façon *28 jours plus tard* de Danny Boyle (2002), mais aujourd'hui ces plans n'évoquent plus qu'une chose : la pandémie. Comme pour glisser de cette dimension macro du film à son point de vue micro, c'est alors qu'elle écoute les (mauvaises) nouvelles à la radio qu'on découvre Madame Hofmann.

Un corps médical souffrant

Au début du documentaire, Sylvie a le corps qui lâche face au surmenage auquel il est soumis à l'hôpital. Ce corps médical (l'expression n'a jamais semblé si adéquate) est atteint d'une inexplicable surdité, comme si, face à l'incurie des pouvoirs publics et aux vagues de contamination qui se succèdent, son organisme avait fini par décider de ne plus rien entendre....

**Prochaines séances : They shot the piano player** Jeudi 11/04 18h30 Dimanche 14/04 19h00 Lundi 15/04 14h00